

LETTRE

D'UN

GARDE DU ROI,

*POUR servir de suite aux Mémoires
sur GAGLIOSTRO.*

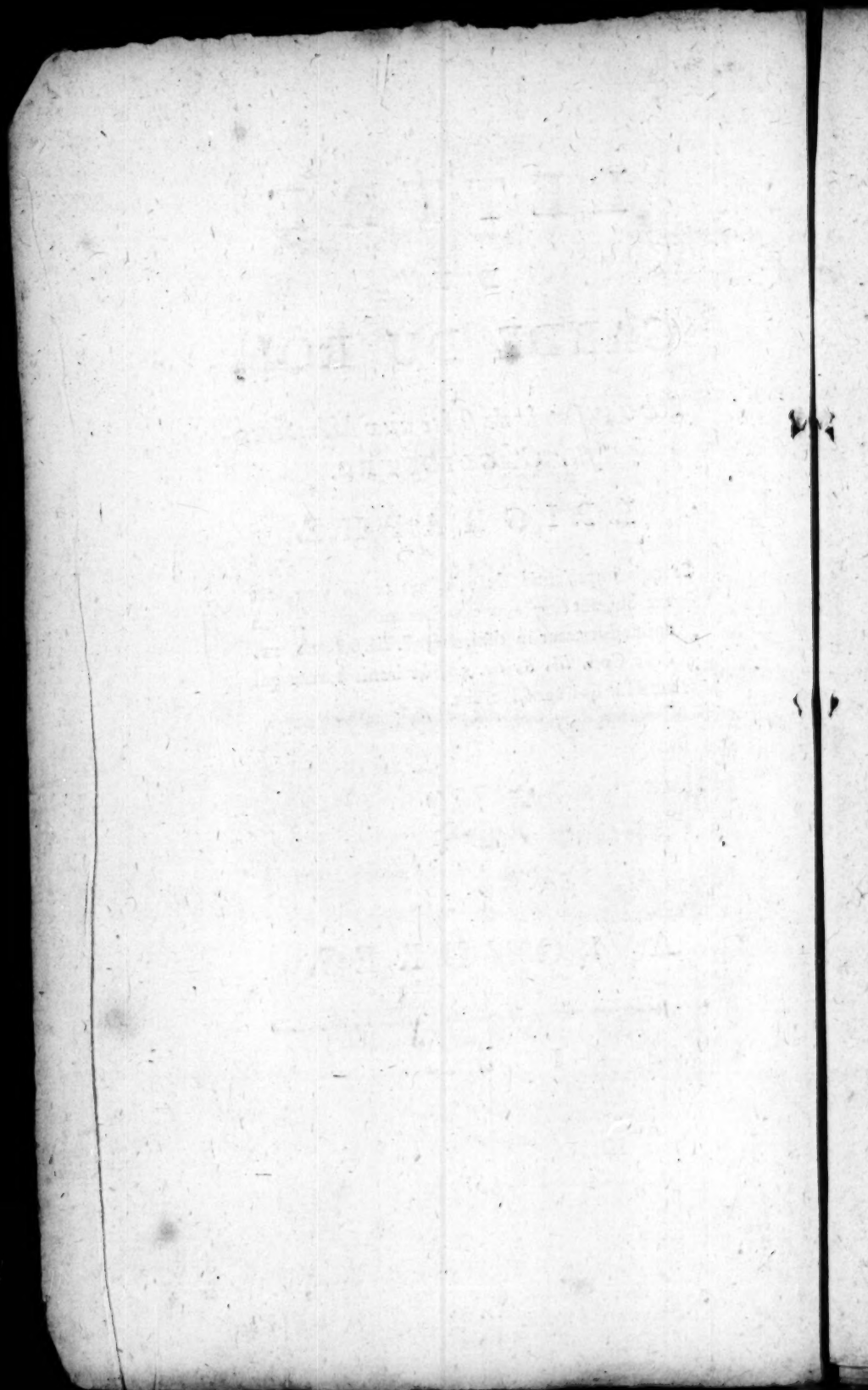
ÉPIGRAPHÉ.

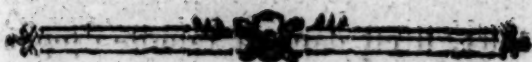
Si quis impatientiâ doloris, aut tædio vitæ, aut morbo, aut furore, aut pudorè mori maluit, non animadvertatur in eum. *Digest. lib. 48, tit. 21,* & le Cod. *lib. 6, tit. 50,* de bonis eorum qui mortem sibi consciverunt.



A LONDRES.

1786.





LA LETTRE

D'UN

GARDE DU ROI.

JE vais dire mon mot, instruire le Public de ce que j'ai dit, des questions auxquelles j'ai répondu durant mon voyage. Un Monsieur parloit du Roi : moi qui ai l'honneur d'approcher son auguste personne, & de faire sentinelle la moitié d'un guet, je sais bien où le Roi va, d'où le Roi vient. Je répondis à ce Monsieur : La vérité sera bientôt dite.

Le Roi va, tous les matins,

A

embrasser ses enfans, & tous les soirs, il est dans sa famille : jugez de son cœur par ces deux traits, & n'en parlons plus. Il mit l'auguste Empereur sur le tapis; car on a une demangeaison de parler des têtes couronnées, une demangeaison singulière! Eh bien, Monsieur, voici la vie de l'Empereur : il sort le matin, & aime assez à tirer des coups de fusil; il rentre, va se faire débouter, écoute ses Valets-de-chambre, descend chez ses Secrétaires, donne audience, répond ou renvoie son monde s'il n'est pas de bonne humeur, & va passer la soirée tantôt chez les Grands, tantôt chez les Petits, comme un bon pere, comme François I^{er} faisoit.

Mon Monsieur fut content, bâilla, & garda un moment le silence ;

& puis le voilà encore : Mais Monsieur de Vergenne ? Ah ! le bon Ministre ! — Vous avez raison ; & je puis vous assurer que , dans toutes les parties de la France de ma connoissance , les yeux des François sont tournés sur lui , comme , dans un grand voyage , les regards des passagers & des matelots se tournent vers la grande ancre du vaisseau.

A propos , Monsieur le Garde , eh ! voilà bien du monde à la Bastille ! — Eh ! oui. — Qu'en pensez-vous ? — Que , dans nos régimens , nous mettons en prison nos soldats ; à Paris , on met à la Bastille ; cela revient au même : d'une ou d'autre part , je ne vois là que le même argument ; c'est-à-dire , un argument *ad hominem*. C'est , si vous voulez , une autre comparaison ,

une espèce de cave, où on bouche, avec du fer, une liqueur trop fermentante; car ceux qu'on y met, sont de ces esprits qui fermentent & qui sont dangereux. — Mais le fond de cette Bastille ne vous révolte-t-il pas? — Ma foi, je n'en connois pas le fond: quant à la forme, elle annonce le séjour de la force, & je puis vous assurer que la Bastille fera toujours sur pied. — Est-il possible? — Oui, Monsieur. Il faut des prisons aux ordres de tout le monde, aux ordres du Parlement, aux ordres du Roi, aux ordres des premiers Commis. Bastille, Bicêtre, Force; tout cela entre dans les sociétés. Ce sont des filières d'où on ne sort que bien réduit, bien allongé, bien décharné. — Vous croyez donc que c'est un bien que la Bastille? — Oui; cependant il y

aurois quelque chose à dire : Charles
 V ne l'avoit bâtie que pour y ca-
 cher ses trésors. Le bon Henri IV
 n'y mit que ses trésors : d'autres
 Rois y ont niché des hommes : ce
 sont toujours des trésors, comme
 vous voyez. —Oui, trésors perdus.
 —Oui, fond perdu. —Mais sans
 produit. —Un moment ! on en vaut
 mieux quand on en fort : on est si
 doux ! Moi, je voudrois que chaque
 Ministre qui expédie si lestement
 des Lettres de cachet, eût pris,
 pendant six mois, l'air des cachots
 de la Bastille avant de prendre
 l'air de Cour : il seroit plus humain.
 Mais en France, on ne fait pas
 encore donner une éducation mi-
 nistérielle. Voilà cependant un
 moyen efficace, un moyen de re-
 faire les hommes. —Combien de
 dépenses ces prisons coûtent ! —Cela

est vrai : un homme qui y pâtit ,
 coûte au Roi quinze cents livres
 par an , au moins , & on a toutes
 les peines du monde d'obtenir cent
 écus de pension , après avoir servi
 vingt ans. — Trouvez-vous cela
 juste ? — Moi ? je ne prononce ja-
 mais. Dieu a fait les Rois ; les Rois
 sont les aînés de la terre , & j'obéis
 à mes aînés ; je sens quand ils font
 mal ; mais je ne prononce jamais.
 Le donjon de Vincennes , la tour
 de la Bastille , sont de terribles
 conducteurs ! il n'y a foudre qui
 tienne contre , & nous sommes tous
 placés au milieu de cet entre-deux.
 — Voudriez-vous être Gouverneur
 de la Bastille ? — Non , sur mon
 Dieu. Je me souviendrai toujours
 de l'apostrophe d'un brave Officier
 des Grenadiers à un de ces Gou-
 verneurs. Geolier , lui dit-il , quitte

ta Croix, où je quitte la mienne : rien de commun entre l'honneur & le déshonneur ; & ton métier est infame. Laisse ta place à un Juif, à un Dominicain, à un Questionnaire ; laisse l'argent à des mercénaires ; sois Officier, sois Gentilhomme ; garde l'honneur. Catherine de Médicis avoit son Coupe-jarret ; mais c'étoit un vaurien. — J'aime à voir un Militaire parler ainsi. — Morbleu ! je ne suis qu'un Cadet de Gascogne, un Garde du Roi, j'ambitionne la hallebarde, & voilà tout. — Enfin, voilà bien du monde à la Bastille. Pelisson y fit, jadis, le poëme d'Alcimédon, Voltaire, la Henriade, Linguet y vécut en enragé. — Qu'y fera le Cardinal ? Le Cardinal de Rohan à la Bastille ! qui l'eût dit ? — Biron, Lally y ont bien été ! C'est un Cardinal

de Lorraine qui a imaginé les Létres de cachet, & il est juste qu'un Cardinal sache ce qui en est. Si la leçon pouvoit servir à certains Ministres qui inventent des moyens d'oppression ; s'ils pouvoient voir qu'un jour un de leurs petits-fils en fera la victime, ils seroient moins intrépides à armer le courroux d'un bon Roi. Que pensez-vous de la maniere dont il a été arrêté ? Vous mettez un Officier aux arrêts, & vous faites mener un Soldat en prison : il y a de la différence. — Moi je ne prononce jamais : mais il est vrai que les dignités élevées sont toujours traitées avec distinction, n'étant pas juste, dit la loi, qu'avant que leur crime soit prouvé, on commence par leur faire injure, en leur ravissant l'honneur & le rang que ces
hauts

hauts emplois lui ont acquis dans le monde (1) : on a eu sans doute de bonnes raisons pour passer outre. — Concevez-vous quelque chose à ce procès ? — Non ; tout est bizarre, les motifs, les moyens, les personnages : c'est un dieu ; c'est le sang des Valois, celui des Ducs de Bretagne, & une comédienne ; c'est une machination inouïe, & dans laquelle on se perd. Ce sont tous gens d'esprit, & tous les plus grands fots de la terre.

Je ne conçois point un Rohan avec quinze cents mille livres de Bénéfices, conséquemment à l'abri des besoins, qui se réduit aux expédiens, & fasse ce qu'on appelle des affaires ; car le coup de collier n'est qu'une affaire. Ce collier n'est pas

(1) *Ne quis antè probationes injurias patiat.*

un effet de mince valeur ; seize cents mille livres sont lourds : il faut à des Marchands de pareil bijou, des sûretés plus que communes : & voilà un nom auguste, le premier nom, compromis. On trompe le Marchand, un faux seing est donné, l'œuvre de la filouterie s'accomplit, on a le collier ; vous voyez par quels moyens. Que le Cardinal ait trempé dans ce complot, qu'il ait été trompé par des subalternes qui lui en ont imposé, c'est ce que je ne fais pas. Mais moi, pauvre diable de Garde du Roi, je ne vais que là où je dois aller, je fais bien pourquoi je m'engage, je fais voir quand on m'en fait accroire ; & puis un bijou de seize cents mille livres ! je n'aurois pas dormi que je ne l'eusse présenté à la personne auguste pour laquelle je l'aurois acheté ;

je l'aurois rendu au Marchand ; si on n'en avoit plus voulu. Moi , qui ne suis point de l'Académie Françoise , qui n'ai pas le brevet d'esprit , voilà ce que j'aurois fait tout bêtement. J'ai toujours vu que ce sont les bêtes qui se conduisent plus droitement que les gens d'esprit ; & quand la jolie Suzane dit à Figaro , que les gens d'esprit sont bêtes , elle a bien raison Suzane : mais on ne veut pas le croire. Et vous verrez, Monsieur, que le Cardinal, pour se titer de là , sera obligé de devenir bête , & de prouver sa métamorphose. C'est dommage cependant. Il a un vraiment bon cœur ; il est fier , par trop ; mais en le Monseigneurisant , on a tout ce qu'on veut de lui. Généreux au possible , il a par devers lui , mille traits qu'on devroit bien publier. Il

en est tems, ou jamais. Mais on se taira. La reconnoissance est muette, la calomnie a cent voix. Obliger ; c'est une belle chose, mais qui ? toujours des ingrats. On fouille le passé, on creuse le présent pour accabler l'homme, on accumule en longs monceaux ses torts, sa conduite ; on l'investit d'intentions, de projets, de faits ; il est dans l'âtre, enfumé, rougi, grillé ; personne ne présente l'éponge & le vinaigre ; on ne vient rien mettre dans la maudite balance qui baisse, baisse, baisse. à faire trembler. Eh ! puis faites du bien ! & voilà pour quoi si peu de gens se soucient d'en faire.

Il a aimé les femmes ; il étoit beau, de bonne maison ; avoit-il tort ? Il donnoit : donner ! c'est avoir des femmes. Il en a eu, il en aura ;

car il en sortira, n'importe comment. Plus de Saverne, plus de ces grandes parties de chasse. Mais en revanche, on lui laissera les Montagnes d'Auvergne : il s'y ennuyera, mais il sera en paix ; il s'y chauffera (ce qu'il n'a pas su faire jusqu'ici) de bonnes femelles de plomb, & se couvrira la nuque d'une bonne calotte de plomb. C'étoit la précaution du léger Philotas, pour ne pas tourner à tout vent.

Il fait bien qu'il n'est point aimé dans son diocèse. A peine il a été décrété de prise de corps, à peine il a été suspens, que le noble Chapitre de Strasbourg a nommé deux Vicaires généraux, & a écrit une lettre au Roi, que le Doyen, Abbé de Lorraine, a signée avec une bonhomie si bête, & qui a été vertement & capitralement tancée.

Toute la famille s'est montrée avec zèle pour le Cardinal ; on ne l'a point abandonné ; on le visite , on défendra sa cause. De petites tracasseries ont été oubliées ; une belle Dame a tout pardonné , elle vient consoler son cousin infortuné. Les Parisiens, qui font des calembours , & qui après tout rient de tout , quels que soient les auteurs des scènes , ont déjà imaginé des rubans rouge & paille , ou *Cardinal sur la paille*.

M. le Maréchal de Soubise, Ministre d'État , a été gracieusement prié de ne plus se trouver au Conseil , où il pouvoit être question du Cardinal ; il s'est retiré en regrettant Louis XV, qui auroit certainement étouffé l'étourderie d'un jeune Cardinal , qu'il se seroit contenté d'interdire ; bien entendu que le nom

de la Reine n'auroit été pour rien dans son agiotage.

On a parlé d'une bâtarde, qui devoit être pourvue par son pere. La dot devoit être de cent mille écus. Le jeune Marieur devoit recevoir un don de trente mille livres. Voici ce qu'on raconte. Le Cardinal ayant promis ces trente mille livres, en fit trois billers de dix mille livres chacun, & les enferma dans un paquet scellé de ses armes. Ce paquet fut déposé entre les mains du Prieur de Saint-Victor, qui en fit sa reconnoissance, & qui devoit le remettre au Marieur le premier Août de cette année (1785). Le jeune homme emprunta, s'habilla, s'en-bijouta, sur l'espérance de payer avec les trente mille livres. Le premier Août étant échu, le jeune homme vint prendre le paquet, qui

lui fut remis par le Prieur. Il ouvre ,
 on ouvre (car il y avoit des témoins),
 c'étoient trois feuilles de papier
 blanc. Le Prieur a été décrété pour
 être oui, & voilà ce qu'il a déposé au
 Parlement. Il y a bien des objec-
 tions à faire contre cette histoire ;
 mais voilà ce qu'on dit : moi je ne
 prononce jamais ; & je ne crois pas
 cela , pas plus que le Cardinal al-
 lant en Ambassade à Vienne , &
 arrêté en route par ses créanciers.
 Il faut toujours rendre justice.

Si vous voulez maintenant que
 je vous dise de quelle manière on
 doit procéder contre le Cardinal ,
 pas autrement qu'envers un gentil-
 homme , les deux Chambres assem-
 blées. Ici la Grand'Chambre a eu
 l'attribution de cette affaire par des
 Lettres-patentes qui l'ont érigée en
 Commission , comme il a été pra-
 tiqué

tiqué pour Lally , dont la mémoire sera enfin réhabilitée ; ce seroit une justice bien lente.

Le Cardinal de Richelieu avoit également fait juger des Evêques par des Commissaires du Pape. Voyez le procès-verbal de l'Assemblée du Clergé de 1655.

Voulez-vous voir une conformité qui vous frappera ? lisez Gregoire de Tours , qui se plaint à la Reine Brunehaut , de la conduite de quelques Evêques. Lisez le numéro 5 de la traduction nouvelle de M. de Sauvigny.

Voulez-vous savoir si un décret de prise de corps flétrit un Evêque ? lisez *Pontas* ; il dit que ce décret deshonne tellement un Ecclésiastique , qu'il le prive de la liberté d'exercer les fonctions de son Ministère & de son Bénéfice ,

quand bien même il en auroit inter-jetté appel , ou qu'il auroit obtenu un Arrêt de défense.

Quant à la conduite du Pape , elle est conforme à celle que tous les Papes ont tenue , à l'égard des Evêques ; Boniface VIII fut le premier qui envoya un bref excusatoire à Philippe le Bel , qui avoit fait venir devant lui sous bonne & sûre garde , l'Evêque de Pamiers.

Si vous voulez savoir quelles sont toutes les formalités à observer dans la procédure contre des Evêques criminels de lèze Majesté , pour la décision & l'instruction du procès , allez demander aux Manuscrits du Roi , le Recueil A , n.^o 678 de Dupuy , & vous en saurez autant que moi.

Voulez-vous connoître quel est l'usage d'instruire les procès dans

la Justice Ecclésiastique, pour les crimes de lèze Majesté des Cardinaux ? voyez Duclos, tom. 4, pag. 324.

Etes-vous curieux d'apprendre que les Ecclésiastiques ne peuvent être coupables de lèze Majesté, parce qu'ils ne sont point sujets à une puissance temporelle ? voyez Mss. Dupuy, n.º 392. Mais vous verrez aussi que le crime efface toutes les exemptions, & que le Roi reprend tous ses droits. Mss. Dupuy, n.º 678, Recueil A, f. 2 ; Mss. Talon, n.º 864, p. 24.

L'indépendance de la puissance séculière dont le Clergé est si jaloux, lui a été accordée par le Concile de Trente ; aussi quels efforts n'a-t-il pas fait pour faire recevoir dans son entier, ce Concile en France ! & quel bonheur

pour nous , que le Parlement ait su résister !

Voilà tout ce que j'avois à vous dire sur le Cardinal. On accommodoit déjà son récollement avec la Demoiselle Olivas. Celle-ci lui disoit en plaisantant , vous n'avez pas cru , Monsieur , que je fusse réellement la personne auguste dont vous parlez , puisque la première explication a commencé par vous , en mettant vos mains dans ma gorge. Assurément vous n'auriez point pris cette licence. Ce n'est peut-être là qu'un conte , d'autant plus qu'il n'y a pas quinze jours que le décret lui a été signifié , attendu la goutte qui déchiroit M. T. (1) son Rapporteur. La Demoi-

(1) Le Cardinal a déjà subi quatre interrogatoires : il avoit écrit son histoire , & vou-

selle Olivas est enceinte , & elle en a fait sa déclaration.

Venons-en au Comte de Cagliostro. Il est né à Malthe , il est fils d'un Juif; c'est de cette Isle qu'il s'est lancé sur de vastes théâtres. D'abord Colonel (foi-disant) au service d'Espagne, il a figuré en Russie. Une brochure vous dit sa vie, qu'il est inutile que je répète. J'ajouterai que son élixir d'immortalité coûte dix louis, & qu'il a la vertu de *fixer*. Les femmes aiment ce mot , & toutes essayent de se *fixer*. Je sou-

loit s'y tenir; mais il n'a pu se défendre de répondre aux questions du Conseiller de la Cour. Que dira-t-il? L'Archevêque de Cambrai, son Cousin, dit hautement qu'il sera heureux, s'il en est quitte pour le blâme. On a offert la démission de la charge de grand Aumônier, en échange du pardon, ou plutôt de la cessation des procédures.

haïte qu'elles réussissent & nous n'y aurons point perdu. Ce que je fais bien , c'est que cet élixir brûle , dessèche , & qu'un enfant à qui son crédule pere en donne des portions , ne vivra pas long-temps. Ceux qui sont au courant savent de quel enfant je veux parler. Un Fermier général , qui a écrit un mauvais Voyage de Suisse , il y a trois ans , dans lequel le premier volume est consacré à Cagliostro , est fou de cet élixir ; il le prône , ainsi que des Princes , & une Danseuse très-célèbre , dont l'enfant mourra à coup sûr par l'élixir.

Voyons Cagliostro trouvant au Crucifix qui est élevé sur une Place de Strasbourg , une ressemblance frappante avec le fils de Marie , s'étonnant de l'effet du hazard qui a fait sortir du ciseau d'un Sculp-

teur, la figure du Christ. On fait que Cagliostro a été son contemporain, qu'il a prédit à Jesus, la fin qu'il a faite. Il ne m'a point voulu croire, dit-il, il a couru les bords de la mer, il a ramassé une bande de Lazarons, de pêcheurs, & il a prêché; mal lui en est advenu.

Cagliostro a renouvelé la chimère de Paracelse. Il a repris le système de ce Médecin qui comptoit toujours vivre, & dont la mort, suivant de bonnes gens, n'est point certaine. Le Cardinal de Rohan a rencontré cet aventurier, & il a fourni de l'argent à un homme qui pouvoit tout, & qui créoit tout. Ce n'étoit point la peine de prêter à celui qui d'un mot, par un acte de sa puissance, convertissoit, comme Midas, tout en or.

Mais il vouloit reproduire les

initiations anciennes , les fables de l'Egypte : on a transcrit assez ingénieusement l'objet de ces initiations. Je ne peux qu'admirer les belles Dames , & les Cavaliers qui se faisoient initier. Chacun y trouvoit la belle vérité toute nue. Plaisir fort , mais pas de longue durée. Un homme voluptueux , & riche , pouvoit , en glissant sur le chapitre des mœurs , avoir un moment de curiosité ; mais croire de bonne foi , mais donner de l'or , & beaucoup ! à quoi ne doit-on pas s'attendre ?

Cagliostro a succédé au fameux Comte de Saint-Germain , celui-ci avoit succédé à Gréatik , à Léveret , enfin à Simon Morin , qui , en 1662 , s'annonçoit pour le fils de Dieu ; sa femme étoit présentée à tout le monde pour la Sainte Vierge. Morin
&

& ses complices furent brûlés. La punition étoit violente ; mais la femme & son fils furent déchargés d'accusation ; c'étoit bien. Car enfin il faut se borner à punir par le ridicule , celui qui ne s'est donné une existence que par le ridicule. C'est la Loi du bon sens , & celle du Talion. Je ne fais ce qui en adviendra à Cagliostro ; car je ne comprends rien au rôle qu'il a pu jouer dans le coup de collier. Le mémoire de Bohemer & de Bassanges ne l'accuse point. Il ne paroît point ; il a peut-être conseillé le coup. Mais un conseil donné à des majeurs , ne rend responsable de rien. Auroit-il promis de faire de nouveaux diamans ? & sur cette promesse, auroit-on hazardé le coup de collier ? c'eut été une folie de compter sur un miracle, pour cou-

vrir une fripponnerie. Cela n'est pas croyable. Au reste, il n'y auroit pas de mal que Cagliostro parut en public avec tous les oripeaux de sa divinité, qu'il fut promené pompeusement dans Paris, & qu'on ne lui infligeât point d'autre peine. Il faudroit même le laisser à Paris; pourquoi l'enfermer? pourquoi le flétrir? Il n'a commandé qu'à l'opinion, c'est à l'opinion à le mulâter.

Je sai bien que nos Loix ont prononcé des peines plus graves contre les Négromanciens, les Alchimistes, les Enchanteurs & les Sorciers; car il y a eu depuis Charlemagne, des gens de cette espece. Un Concile de ce temps-là excommunioit les Prêtres qui leur administroient les Saintes Huiles. Charles VIII rendit des Ordonnances séveres contre eux; Henri III les

renouvella. Mais il y a si long-temps qu'on dit que nous sommes un peuple doux, l'enfant de l'Europe, en un mot, qu'il est temps que nous fassions preuve de cette douceur. Nos Loix semblent de vieilles tours noircies par le temps, où se réfugient les chauves-souris ; pourquoi ne reblanchirions-nous point ces monumens, & n'y appliquerions-nous point la gentillesse moderne ? Pourquoi sommes-nous aimables & Français par les mœurs, & redevenons-nous Vandales, quand il s'agit d'interpréter nos Loix & de punir ? Les Gouvernemens auroient tort s'ils gênoient la liberté au point d'empêcher un sujet de hazarder ses opinions & ses découvertes. Le monde ne se fût jamais éclairé avec de pareilles entraves. S'ils tolèrent les inventions,

les efforts des inventeurs ; ils doivent, par la même raison, indulgence, ou du moins pitié à celui qui s'est trompé. Ils doivent se défendre du sentiment d'animadversion ; souvent c'est moins la faute de celui qui établit un nouveau système, que celle des adeptes dont le nombre grossit, dont les voix le prônent, & qui l'étouffent par la vapeur de l'encens. Une nouveauté est un joujou jetté à des enfans ; s'ils s'empressent à le ramasser, s'ils se disputent à qui l'aura, l'inventeur devient neutre. Ce n'est pas lui qui fait Secte, ce sont les fots, ou les enfans qui lui donnent de l'or, qui mentent au public, en assurant que cet homme est supérieur. Si on punissoit l'homme, il faudroit punir graduellement ceux qui l'ont écouté.

Il faut aussi une balance dans le châtement. Si parmi deux coupables, chacun est d'un état différent, il faut prendre garde de ne pas punir l'un, d'après de vieilles Loix, & adoucir le sort de l'autre, parce qu'en sa faveur on déroge aux Loix anciennes.

Où en seroit le Cardinal, s'il étoit jugé sur le tarif des Loix suivantes?

En 1528, un Prêtre fut enfermé pour avoir été trouvé jouant au brelan.

En 1438, des peines rigoureuses furent prononcées contre les Prêtres qui vivoient dans un concubinage public.

Il leur étoit défendu, par les Canons, (aux Evêques mêmes) de laisser entrer, dans leurs appartements,

niens, des femmes, à moins d'avoir un Diacre pour témoin.

Ils ne pouvoient garder, auprès de leur personne, que leur mere & leurs sœurs.

Les Canons défendoient aux Ecclésiastiques d'aller à la chasse.

On excommunioit ceux qui portoient un habit autre que celui de leur état.

En 1518, un Cardinal fut dégradé, pour avoir mal parlé des gens d'Eglise dans ses sermons.

Le Concile de Lisbonne punissoit les Prêtres qui se battoient en duel sans la permission de leurs Evêques.

En 1754, il fut agité si les Prêtres décrets pouvoient reprendre leurs fonctions : on convint qu'il y avoit de forts argumens pour la négative.

Certainement on ne consultera

point les bouquins , ni ces Loix ;
 ni d'autres plus récentes , pour pro-
 noncer sur le Cardinal ; & on aura
 raison ; car nos mœurs , & celles de
 nos Ecclésiastiques , ne permettent
 pas cette rigueur : nous en sommes
 revenus presque au même point où
 en étoit la France aux Etats d'Or-
 léans : on demandoit alors la réfor-
 mation du Clergé ; le Clergé lui-
 même osa la demander. Louis XVI
 pourroit écrire avec fondement la
 même Lettre que Charles IX écrivit
 à ses Ambassadeurs au Concile de
 Trente : *Ce sont les Ecclésiastiques
 qui ont poussé mes Sujets , par le
 scandale de leur conduite , à la
 réforme.* Qu'on me permette une
 réflexion. Est-ce un bien d'ad-
 mettre , dans le corps du Clergé ,
 la haute , ni même la seconde No-
 blesse ? N'en résulte-t-il pas néces-

fairement une trop grande confi-
 dération pour le Clergé, qui ré-
 sulte de celle attachée à la nais-
 sance & à la qualité des individus ?
 La richesse des Ecclésiastiques du
 premier ordre, la persuasion dans
 laquelle ils sont qu'il suffit d'être
 de la première qualité pour arriver
 aux dignités de l'Eglise, la protec-
 tion qui reflue sur eux du crédit
 de leurs familles, contribuent au
 relâchement des mœurs du Clergé.
 Si j'étois Roi, je ne voudrois point
 un corps aussi puissant que le Clergé ;
 je n'y placerois que des Roturiers,
 qui en diminueroient la considéra-
 tion, & je diminuerois les Bénéfices
 pour en diminuer les richesses.
 Pourquoi accumuler trois ou quatre
 Abbayes sur la tête d'un seul ? Dans
 les onze, douze, treizième & qua-
 torzième siècles, on voyoit des
 Clercs

Clercs exercer la profession de Marchands de vin, être Domestiques, Huissiers quelques-uns mandioient : l'Eglise n'étoit ni plus ni moins respectée. Les Prêtres Normands & Italiens qui étoient venus en France ne s'accommodoient point du célibat. Eh bien, on maria les Prêtres : il n'y avoit aucun mal à cela ; ils étoient réellement des Sujets : ils ne sont plus rien. On leur permettoit de dire autant de Messes qu'ils jugéioient à propos ; & de-là étoit venu ce proverbe raisonnable : *Il faut que le Prêtre vive de l'Autel* : comme qui auroit dit : Il faut qu'un Cordonnier vive de son métier. Le Pape Léon, qui n'avoit pas besoin de cette ressource pour vivre, disoit neuf à dix Messes par jour. Il pensoit, ce bon Pape, qu'un bon Prêtre ne pouvoit jamais être trop

long - temps en présence de Jesus-Christ. Les temps sont bien changés ! la moitié du Clergé ne dit même plus sa Messe. Les pauvres Hibernois, les Habitués seuls remplissent cet auguste ministère. Pourquoi le Concordat a-t-il renversé la pragmatique ? Alors l'Evêque étoit élu par le Métropolitain, les Comprovinciaux, le Clergé & le Peuple : les Nobles & les Roturiers concouroient. Les premiers étoient nommés par l'invitation du Roi ; les seconds par leur mérite & leur bonne doctrine. Charles VIII a tout gâté, en multipliant le nombre des Cardinaux, & en appelant les Evêques à sa Cour. Il est plaisant que l'époque de leur introduction soit la même que celle des femmes ; c'est-à-dire, deux inutilités & deux objets de luxe & de corruption.

Cette place de Grand Aumônier n'étoit pas sous Clotaire ce qu'elle est aujourd'hui. Une Communauté de Clercs ou de Moines, étoit entretenue dans le Palais des Rois pour y chanter l'office divin. Ces Rois la menaient à leur suite dans les armées & dans les voyages. Le Supérieur de cette Communauté s'appelloit modestement l'Abbé de la Cour. Il confessoit le Roi , il prêchoit , il voyageoit , il étoit vraiment utile. L'Evêque diocésain nommoit à cette place. Les temps sont bien changés !

Je dirai donc , si vous vous contentez de traiter avec bonté un des coupables , il faut que le second soit traité de même. N'allez pas vous souvenir de l'Arrêt du Parlement de Provence (1611), qui fit brûler Gaufridy pour magie ; ni du supplice d'Urbain Grandier. Rappelez-vous

au contraire que l'Inquisition même a laissé pâlir ses flambeaux , & les a éteints devant Olavidé. Rions tant que nous pourrons ; persifflons les escrocs , mais tenons-nous-en là.

Que dirai-je de Madame de la Motte Valois , ou Valois de la Motte ? Que sa destinée est singulière. On connoît son début dans le monde , & avec quelle bonté elle a été traitée. Je commence par un historique qu'on ne connoît pas.

Le sieur de la Motte son mari étoit petit Gendarme. Son pere avoit été tué à la bataille de Minden. Ses services l'avoient élevé du rang de Soldat à celui de Lieutenant-Colonel. Une pension de quinze cents livres fut accordée au jeune la Motte , en reconnoissance de la bravoure de son pere. L'oncle du sieur la Motte , frere de son pere , est Marchand.

Ainsi il n'est pas plus Comte que bien d'autres. Des dettes contractées à Lunéville lui en rendirent le séjour ennuyeux. Il sollicita un Certificat de service qui lui fut refusé, parce qu'il falloit payer auparavant ses Créanciers. Cette politique du Corps étoit excellente. On perdoit tout son tems, rien ne comptoit pour la croix, si on se retiroit sans certificat, & on ne l'obtenoit qu'en payant ses dettes. Le sieur la Motte quitta. Il vint à Paris; il connut Mademoiselle de Valois. Il n'est pas beau de figure, mais du reste il promettoit. Mademoiselle de Valois fit cas du reste, & l'épousa. Une pacotille de six mille livres composa la dot, & tout l'avoir d'un rejetton d'Henri II. L'ambition s'éveilla dans le cœur du sieur de la Motte; il voulut reprendre le service, ou plutôt courir

pour la Croix, il se détermina à remplir ses engagemens. Déjà il étoit *comtifié*.

Il part, il arrive à Lunéville. Son épouse n'avoit qu'une garde-robe modeste ; c'étoit Nanine, à l'innocence près ; pas de soie, pas de mouffeline, ni pas de robes. C'étoit de l'indienne, & du linge commun. L'histoire de sa naissance, & celle de sa reconnaissance faisoient du bruit. On accueillit Mademoiselle de Valois avec respect. Les Gendarmes la fêterent, on donna des bals, où elle dançoit bien : on fut touché de ses graces, elle fut touchée aussi ; tout alloit bien, amour & plaisir, & par dessus fêtes & bals ; la vie seroit trop douce à ce prix, & à ce prix on seroit mieux qu'une Reine. Le Comte de la Motte avoit

payé toutes ses dettes & avoit obtenu un certificat bien authentique.

Je m'arrêterai un moment pour conduire mes Lecteurs à Troyes en Champagne. Les bienfaits de la Cour avoient cherché tous les Valois. Le Chef de ce nom étoit Cordonnier. Cette profession étoit aussi devenue le métier de tous les réjontons. Savetier, Cordonnier, voilà les descendans du sang des Valois ! O Providence ! enfin une épée avoit été mise au côté gauche du Chef des Valois. C'étoit Monsieur le Comte ; c'étoit le premier qui le fut malgré lui. Son nouvel état le rendoit triste. Invité, recherché par les Officiers de l'Etat Major des Gardes du Roi, il venoit s'asseoir à leur table, il mangeoit taciturnement, souffroit dans sa peau, étouffoit. Il ne laissoit ondoyer en

liberté son haleine , que quand il étoit seul ; il respiroit. Un souvenir (eh ! combien de souvenirs se sont métamorphosés en sentimens) ! le ramenoit vers un chemin , où jadis il alloit avec ses égaux se promener sans soucis , sans Comté , sans argent. Un cabaret étoit le terme de la course commune. On buvoit. Celui qui étoit en fonds payoit. Les autres se renvoyoient la pareille à un prochain *revoir*. Il alloit toujours sur ce chemin ; il sembloit , comme Flaminus , vouloir sacrifier à ses Dieux ; il rencontroit ses anciens Confreres. Un bon jour , Monsieur le Comte , & un coup de chapeau , le faisoient épanouir : aussi-tôt il présentoit sa main , qui étoit aussi-tôt prise : on causoit , & puis le cabaret se trouvoit en face. Si vous n'étiez pas Monsieur le Comte !

Ah !

Ah! mon ami! le nom ne fait rien à la soif. — On entroit, on buvoit; le Comte disoit avec franchise aux Gardes du Roi : Je ne suis bien qu'à ce cabaret, qu'avec mes anciens amis. — Le sang des Valois, comme vous voyez, est encore bon. Point de fierté : Henri II n'en avoit point; il ne fut qu'entêté.

Je reviens à Lunéville. Un Marchand, qui avoit des enfans, vouloit les placer. Il s'adressa à Madame la Comtesse de la Motte : il offrit une reconnoissance pécuniaire qui fut rejetée. Le plaisir d'obliger étoit le seul tribut qu'elle crut devoir accepter. Mais elle avoit besoin de linge, de robes; une fourniture de marchandises pour elle & pour son mari lui étoit nécessaire : on promettoit de payer sous peu de temps. Le Marchand, content d'en être

quitte à si bon marché, livre, livre, fournit. La somme se monte à dix mille livres.

Les six mille livres du trésor marital étoient mangées; & par-delà environ quatre mille livres dûes à des Traiteurs, à des Hôtes, à des Ouvriers. On foudit la cloche un beau matin; on apprit que les deux époux étoient partis pour Saverne. Je ne dirai point funeste arrivée! car je ne puis supposer tant de bêtise dans un Membre de l'Académie Française. Le Cardinal eut un sentiment de pitié sans doute pour la Comtesse de la Motte: eh! qu'il est dangereux, un sentiment qui va si vite, qui mene si loin! Un triumvirat se forme; le Cardinal, la Comtesse, Cagliostro. Le Cardinal paye pour tout le monde; tous abusent de sa facilité, de sa

générosité. Il compte être remboursé par les opérations alchimiques de Cagliostro : il est trompé, & jamais détrompé. Il va tête baissée. De fil en aiguille, d'étourderie en étourderie, il tombe d'un piège dans un autre : il ne voit plus que par d'autres yeux ; il croit tout ; il déraisonne à tort & à travers ; il voit la Reine Cléopâtre dans une bouteille, soupe avec Louis XIV & d'Alembert, couche avec Christine, Reine de Suede ; & tout cela amène le terrible coup de collier.

Que la Comtesse de la Motte ait filé cette trame, c'est ce qui n'est pas vrai ; qu'elle se soit prêtée aux intentions du Cardinal trompé, cela est possible. Elle lui devoit tout ; elle le servoit sans examen : elle a vendu des diamans ; elle y a trouvé son compte. Jusques-là c'est

une conduite de *gens d'affaires*, de *Juif*. Mais le collier ne lui a point été livré par Bohemer. Elle n'a compromis personne ; elle ne paroît pas être pour rien dans le crime majeur : personne ne l'accuse : son rôle est secondaire ; il est en rapport avec le Cardinal, mais non pas avec Bohemer ; ce personnage secondaire n'encourt point les mêmes peines dûes aux délinquans du crime majeur. Quelle fatale lumière ses dépositions & ses preuves jetteront sur le coup de collier ! J'en tremble Vous savez que je ne prononce jamais ; & je m'arrête.

Mais je plains une femme aimable , gentille , peut-être un peu trop facile , & à qui il faudroit appliquer ces vers du bon La Fontaine :

Les vertus devroient être sœurs ,
Ainsi que les vices sont freres ,

Dès que l'un de ceux-ci s'empare de nos
cœurs,

Tous viennent à la file , il ne s'en manque
gueres.

Elle a eu l'irréflexion de son sexe ;
elle s'est confiée aveuglément , &
s'est crue dispensée de mesurer le
précipice, puisqu'elle avoit dans le
crédit du Cardinal, un bon parachute :
elle a dit à tout *oui* , toujours *oui* ,
comme une jolie femme qui ne voit
jamais rien d'impossible pour plaire,
& qui fait se mettre comme on veut.
Le Cardinal est assez riche, il payera.
C'étoit sans doute son mot , & elle
alloit. Cagliostro voyoit aussi éclater
la fusée ; mais il disoit aussi , *le Car-
dinal payera.* Qui sait si le Cardinal
n'a pas dit lui-même : *je payerai ?*

Madame la Comtesse de la Motte
a déclaré sa grossesse. Quelle desti-
née poursuit donc ce sang illustre !

le berceau de son frere fut suspendu à la fenêtre d'un fermier , celui de son enfant sera dans la Bastille.

Ainsi ce sont des fous , ou des enfans qui ont joué un jeu d'enfer , un jeu de diable ; nous avons des Petites-Maisons ; nous avons même un Hôtel des Incurables. Qu'en pensez-vous ? Je suis bon. Il n'y a ici point de sang répandu. Le bon Planta vous diroit qu'il n'en a jamais été question, pas plus que de ne pas payer le collier. Une fois que le jugement aura prouvé qu'une personne auguste a pardonné, il seroit humain d'envoyer à Saint-Lazare celui qui a besoin d'une sainte retraite , durant un mois , après quoi il pourroit rester à Paris. Il y a à parier qu'il n'y voudroit point porter son Arrêt écrit sur son front. Que savez-vous si au lieu d'y

rester , il n'auroit pas le courage de renouveler l'épithaphe du Philosophe Indien ? Ci gît Zarmanochégas , Indien de Bargosa , qui , selon les principes de sa Nation , s'est donné la mort à lui-même.

J'enverrois la pauvre Comtesse de la Motte à Bar-sur-Aube , ou je la laisserois à Paris livrée à la censure des Cercles , qui l'en exileroient bien vite. Madame Oliva iroit jouer les Reines sur le théâtre qu'il lui plairoit. J'ai dit ce que je ferois de Cagliostro ; il serviroit d'amusement au peuple des Halles : cela est juste. Dans tout cela , il n'y auroit qu'à en rire. Cela fait , après qu'une douzaine de Chançons auroit répandu l'aventure dans les Provinces , j'imposerois un grand silence ; car il ne faut pas toujours punir celui qui n'a péché que pendant un

Seul jour. Un méchant quart d'heure est bientôt arrivé. Un quart d'heure fait une Ninon de la plus honnête des femmes. *A tout péché miséricorde* : puisse mon Roi répondre du fond du cœur ! *Ainsi soit-il.*

Je me suis toujours récrié contre les supplices, qui ne produisent aucun effet. Celui qui est né méchant le fera toute sa vie ; rien ne peut rompre le fil de la fatalité qui le précipite vers le crime. Il est prouvé que la masse de la population est viciée comme toutes les masses de production. On trouve par-tout le spiritueux, le corps & le marc. L'ordre moral a un marc. Cette non-valeur, cette écume, est en raison de trois mille pour quatre millions d'habitans. Il y aura donc trois mille hommes en pure perte ? Les supplices n'y peuvent absolument rien.

rien. Heureux ceux , disoit le savant
Bordier , qui ont leur sagesse dans
le sang !

Il n'est pas un qui ne doive dire
tous les matins, au lieu du *Pater* ,
cette Oraison à la Fatalité :

« Grand Jupiter , & vous puis-
» sante Destinée , conduisez-moi
» par-tout où vous avez arrêté
» dans vos décrets que je dois aller ;
» je suis prêt à vous suivre con-
» tamment: en effet, quand je m'ob-
» tinerois à vous résister, il fau-
» droit toujours vous suivre malgré
» moi.

Épictète ajoute : « Celui qui
» cede à la nécessité est véritable-
» ment sage & habile dans la con-
» noissance des secrets des Dieux ».

Épictète avoit plus que six fois
raison.

Quant aux galères à vie , je n'ai

jamais rien conçu à ce supplice bizarre. Il ne produit rien pour l'exemple ; & quand un homme vit sans avoir l'espoir de rentrer dans la société en s'amendant , il ne sert plus qu'à affliger les yeux par le spectacle d'une troupe de victimes enchaînées sans utilité , sans nécessité , sans résultat. Il seroit plus humain de se délivrer par le bannissement du sujet dangereux qu'on ne veut point garder. Les travaux publics auroient du moins une utilité , mais encore faudroit-il que cette peine eût un terme.

La mort n'est pas le plus grand des supplices. Les galères à vie sont le plus terrible. Quel est l'homme qui ne peut soutenir six minutes de douleur ? Celui à qui on coupe une jambe gangrenée , souffre bien davantage. Tuez les criminels , puis-

que vous voulez des supplices ; mais ne retenez point dans des galbanons, dans des galères , des malheureux , qui , selon vous , ne sont qu'à demi criminels. La liberté des individus feroit fortement menacée , si vous aviez jamais la barbare indulgence de mettre à la mode les galères. On craint de punir de mort ; on balance ; on y verroit de moins près pour les galères , & alors peu de chose y conduiroit un homme. Point de fouet , point de galères , point de Couvent ; rien de perpétuel dans cette affaire. Le crime est singulier ; les détails sont bizarres. Juges , pénétrez-vous de cette singularité ! vous n'y verrez rien de noir , rien du scélérat ; vous êtes bien sûrs qu'il ne prendra envie à personne de suivre cet exemple ; d'ailleurs , on n'auroit pas les mêmes moyens.

Juges, riez, & laissez-nous rire d'un procès vraiment comique.

Que voulez-vous, Peuple françois ? tout a un terme : les maisons s'élevent & tombent. Vous vous cachez dans la fange quand vous avez à rougir des vôtres, & vous reparaissez, comme l'hirondelle, au bon temps. Une charge de Secrétaire du Roi vous favonne, un nom de fief enlumine votre nom de famille ; c'est réellement l'histoire du ver à soie : mais un grand nom, une famille ancienne sont toujours en perspective. On veut que tous les rejetons soient purs : cela n'est pas raisonnable. Tous les rameaux d'un arbre ne reçoivent pas la même sève. Il est peu de Maisons qui n'aient à rougir de quelques cadets ou de quelques cousins.

La Maison de Rohan a eu le

Maréchal de Gié, le Duc de Rohan Huguenot, puis le Chevalier de Rohan, puis une banqueroute criante... Qu'est-ce que cela fait au nom? On pourroit opposer à trois mauvais sujets vingt rejets recommandables. On n'a qu'à lire l'épithaphe de Marie-Eléonore de Rohan, seconde Fondatrice du Couvent des Religieuses du Cherche-Midi. Si l'on fouilloit davantage, le bien l'emporteroit sur le mal. C'est cette réflexion qu'on doit faire; & on ne doit point dire : Voilà une Maison abattue : la Maison de Rohan ne peut pas l'être : on peut l'humilier pendant un court espace de temps, l'éloigner de la Cour, des grandes places, mais elle sera toujours ce qu'elle est, & elle reviendra toujours à son niveau. C'est un avantage réel qu'un grand nom dans les Mo-

narchies, & c'est pourquoi rien ne peut le flétrir.

Je plains, en général, ceux qui sont, par l'étourderie d'un de leurs parens, en butte à leurs ennemis & à des cabales dominantes. Je connois un peu l'Histoire : eh ! bon Dieu ! que j'ai gémi, en voyant avec quelle cruauté on s'est conduit, dans le temps, à l'égard des Montmorenci ! Ah ! les Courtisans sont cruels ! Ils ont cependant à craindre tant de revers ! N'en est-ce pas assez de l'Autorité royale & du cri du Peuple ? Le Peuple hait la Noblesse ; le Roi ne la ménage pas toujours. Qu'elle se soutienne, du moins. Qu'importe pour la famille entière, un des individus ?

Je le repète, j'ai vu avec plaisir que sa famille n'a point abandonné le Cardinal. On lui a rendu sa

prison aussi douce qu'il étoit possible. Les moyens de se défendre lui sont prodigués ; un Avocat éloquent plaidera sa cause. En fera-t-il de même à l'égard de la Comtesse de la Motte ? Elle n'a ni parens, ni amis. Elle sent bien toute l'horreur de la prison. Elle est terrassée par la pensée de lutter contre une famille puissante. Qui aura pitié d'elle ? qui préparera sa défense ? qui saura mettre de l'ordre dans une tête foible, jeune, observée, & qui peut-être diroit mal ce qui pourroit la justifier. Dieu fasse que la forme de sa justification ne perde pas la bonté du fond. Il s'en faut bien que je sois content de son Avocat. Il ne fait ni écrire, ni préparer les moyens, ni combiner les preuves. Il n'a pas vérifié les faits, avant de les publier. Il a déjà nui

à sa cause. Pauvre Comtesse ! je lui dirois, comme Seneque à Lucilius : Je vous exhorte à la fermeté, moi qui ai pleuré à l'excès. On veut la regarder comme une aventuriere. Eh bien, soit ; mais si elle n'est pas coupable, si elle l'est peu, qu'a-t-on à lui reprocher ? Le Tribunal juge les crimes, mais il renvoie à l'estime ou au mépris public, le jugement des mœurs qui n'ont pas nui à l'ordre moral. Pitié pour elle, indulgence pour tous. Voilà ce que je ne saurois trop redire.

Le Traducteur du voyage de Suisse, de M. Coxe, M. Ramond de Carbonnières, avoit été mal à propos cité ; il n'est pour rien dans le Procès, & il n'y figurera point. M. de Carbonnières eût trop réfléchi, & n'a compris ni sa personne,
ni

ni tous les Carbonnieres possibles; sa conduite a été celle d'un homme de bien qui a tout ignoré.

Le Parlement vient de rendre un Jugement qui prouve en effet son indulgence. M. le Maître a été renvoyé avec injonction d'être plus circonspect. Ce Jugement est sage : un libelle n'est pas un grand délit ; il est gracieux pour la première fois. Cependant je conçois qu'il seroit affreux de tolérer les libellistes. Nos réputations seroient continuellement menacées. Personne ne seroit à l'abri des traits d'une plume mystérieuse & méchante. Après tout, c'est un méchant homme, celui qui n'écrit que pour dire du mal, ou pour dévoiler les parties honteuses de la conduite d'un homme public. On a dit, qu'un Ministre ne doit jamais être peint qu'en buste. Et on

a raison. Il en est peu qu'on puisse admirer de la tête jusqu'aux pieds. Il avoit été comblé de bienfaits par le Chef de la Magistrature , & l'ingrat a tout oublié ; il a déchiré l'épiderme ; & du poinçon d'un Sauvage , il a piqué un bienfaiteur sensible qui avoit long-temps cherché la main qui tenoit le fer. Le Roi avoit fait enlever M. le Maître , & l'avoit ensuite abandonné au Parlement : voici un exemple à-peu-près semblable , mais dont le dénouement n'a été ni un enlèvement , ni un jugement. Un Prêtre , grand fatiste , (c'est-à-dire , satyrique) avoit accusé sur un tréteau de la Place Maubert , le Roi de vivre avec une concubine. Le Roi ne fit point enlever le Prêtre insolent ; mais il remit sa vengeance à des Gentilshommes , qui invitèrent le Prêtre à venir répéter

ses déclamations dans un Cabaret ; en leur présence. Le Prêtre y vint ; on l'écouta , mais on le bâtonna si bien , & si fort , qu'il fut corrigé. C'étoit en 1515. Ce moyen valoit bien un Jugement , & n'avoit point l'odieux d'un enlèvement forcé.

M. le Maître auroit mal passé son temps , sous le regne de ce Roi Chevalier , qui , comme on voit , savoit être Gentilhomme , & se venger comme un particulier. M. le Maître avoit une Imprimerie sur laquelle il imprimoit ses libelles. Je conçois qu'une Presse peut , dans ce sens , être dangereuse ; mais pourquoi défendre à chaque sujet d'en avoir une ? tant-pis pour ceux qui se compromettoient.

Le Parlement a eu en vue d'imiter la clémence du Roi de Prusse. Un Libelliste avoit injurié ce Monarque ,

on avoit arrêté le coupable. Les Tribunaux alloient le frapper. Le Roi, qui signe tous les arrêts portant peine capitale, lut celui-là, & écrivit au bas, je mets hors de Cour le Libelliste, & j'ordonne qu'on lui raille un paquet de plumes, parce que celle dont il s'est servi étoit très-mauvaise. L'Empereurs'est conduit avec la même clémence : il a puni l'Imprimeur, & a défendu à l'Auteur satyrique de ne plus rien écrire. Charles-Quint ne donnoit-il pas des chaînes d'or aux Historiens, qu'il aimoit mieux ménager que punir ? En général les grands Hommes ont pardonné volontiers. Le Duc d'Orléans, Régent, qui avec de grands vices, avoit de grandes qualités, pardonna à la Grange-Chancel. On fait que Louis XIV montra un peu trop de dureté en enfermant

dans une cage , sur le Mont Saint-Michel , le pauvre Gazerier d'Hollande.

Dans ces ouvrages hardis & méchans, ce qui m'étonne , c'est la rapidité de la circulation qui s'en fait; c'est la hardiesse de la canaille colportante , qui , comme on fait , est toujours entre deux guichets , & ne jouit que de la liberté d'un volant renvoyé par deux raquettes , & tenu en l'air. Eh bien, cette canaille peut être assimilée à la vermine , qui pulule sur le fumier. Dans ces crises où les persécutions réduisent tout le monde sur le fumier , on la voit aller, venir, colporter, passer dessus, dessous la corde tendue. C'est quand on les poursuit, qu'ils multiplient davantage; c'est quand il est dangereux de dire des vérités, qu'ils ont l'insolence de les vendre pour un écu.

Le regne de François I^{er}, celui de Charles IX, d'Henri III, enfin, le ministere des Cardinaux & du Duc de Lorraine, en fournissent des preuves constantes : on les retrouve sur la fin du regne de Louis XIV, qui ne favoit ni pardonner les Libellistes, comme Louis XII, ni les Grands qui l'offensoient, comme Henri IV.

On vient d'élargir de la Bastille le S^r Alhiaud, Baron d'Entrechaux, qui avoit trouvé le moyen de faire de l'or, en escroquant sous des noms respectables : c'étoit un émule de Cagliostro; mais sans divination.

Il y a bien d'autres fous; car tout cela est folie; mais je ne me charge point d'en tenir registre. Quelle histoire que celle du cœur humain! Je laisse à un Conseiller de la Tournelle à l'entreprendre.

*Calcul des libertés dont on jouit
à la Bastille.*

Il y a ici une douzaine de libertés,
qui, toutes ensemble, ne valent
pas la douzième partie d'une liberté
entière. On nomme ces libertés :

1. Liberté de la cour.
2. Liberté de la terrasse.
3. Liberté de s'y promener seul.
4. Liberté de l'escalier.
5. Liberté d'une fenêtre.
6. Liberté d'écrire pour ses af-
faires.
7. Liberté de voir quelqu'un en
présence d'un Officier.
8. Liberté de le voir sans témoin :
cela est très-rare.
9. Liberté d'être malade.
10. Liberté de mourir.

(64)

11. Liberté de tranfir de froid
& de jeûner.

12. Liberté de s'ennuyer.

Les quatre dernieres ne font re-
fusées à personne.

F I N.